

Chère lectrice, cher lecteur,

Je ne saurais vous dire pourquoi je suis attiré par l'eau. Pourquoi une simple source, non loin du village de Goncourt en Lorraine, me ravissait. Je me souviens de ce jaillissement tumultueux qui donnait naissance à ce ruisseau dont l'aventure se terminait quatre kilomètres plus bas dans la *Meuse*. Avec mon frère, nous mettions en chantier des navires faits d'un morceau de bois,



d'un mât et d'une feuille en guise de voile. Sitôt à l'eau, cette armada filait. En regardant mon vieil atlas, après quelques jours de navigation fluviale, je l'imaginais rejoindre la mer du Nord. L'été, nous passions nos vacances chez nos grands-parents à Bully, dans le sud du Beaujolais. À cette époque, nous ne parlions pas de réchauffement climatique et pourtant les étés étaient brûlants. Toute la jeunesse du village se précipitait dans les eaux de la rivière *La Turdine* ... Un vrai bonheur de sentir la caresse de l'onde rafraîchissante... le paradis terrestre était là !

Ces images, j'allais les retrouver plus tard dans la réalité, en naviguant, en me baignant dans les eaux tropicales, et j'ai découvert les multiples plaisirs des îles paradisiaques. Je voulais voyager, je suis devenu un voyageur marin.

« *L'eau est un élément plus féminin et uniforme que le feu, élément plus constant qui symboliser avec des forces humaines plus cachées, plus simples, plus simplifiantes* », pensait Gaston Bachelard. Et si j'étais amoureux de l'eau ?

Mon rêve amoureux de l'eau allait se conforter dans la littérature que nous appelons marine.



Lire allait décupler ma rêverie littéraire de l'eau, j'allais y retrouver mes songes et mes rêves qui sont pour mon âme la matière de la beauté. « *Adam a trouvé Ève en sortant d'un rêve : c'est pourquoi la femme est si belle* » a écrit Gaston Bachelard. En étant un peu plus brut de fonderie, je pourrais plagier le philosophe et dire : « J'ai trouvé l'eau si belle que j'en ai construit ma vie ! ».

L'homme face au large : invocation, approche et première rencontre avec la mer !

En 1949, était publié l'ouvrage « *L'homme devant l'océan* » - Proses de mer présentées et commentées par Roger Vercel. Cet auteur est l'un des grands de notre littérature marine française. Combien de capitaines terre-neuvas ont rejoint, de leur démarche chaloupée, la belle villa aux vitraux incomparables de Dinan pour s'entretenir avec l'auteur ? Ils le prenaient pour l'un des leurs et ces capitaines savaient que, la plupart du temps, ils se retrouvaient dans l'un de ses prochains romans. Souvent, ces marins, au bar de leur taverne portuaire, confondaient les noms des navires qu'ils avaient commandés avec ceux imaginés par l'écrivain. Pour coller à la vérité dans ses romans, l'auteur faisait relire et corriger ses manuscrits par ces hommes de mer.

Mes causeries à venir reprendront la plupart des textes présentés par Vercel, textes que nous pouvons appeler les incontournables de la littérature marine. Une annotation de l'auteur précédait l'extrait choisi.

J'aimerais y ajouter cette connaissance sensitive de mes premières années de bord de mer et y joindre mes émotions et ma culture, acquises pendant mes années de navigation. Une façon de décrire l'attitude de l'homme sur le chemin de son destin à l'eau salée. Aujourd'hui, ces réminiscences accompagnent ma vie de retraité de la marine marchande.



L'ouvrage commence par une invocation suivie d'un chapitre : L'homme et son émoi ! Nous ne citerons pas toutes les litanies de la mer écrites par le Méridional Saint-Pol-Roux devenu breton en habitant à Camaret, où il fut d'ailleurs inhumé. Voici l'oraison dite Le Patron :

« Ô Mer ancienne et jeune, gracieuse et farouche, reine des pavois en fête, souveraine des tempêtes, ô Mer, accorde ta miséricorde à ces pêcheurs venus déposer la caresse ingénue de leurs yeux sur la risée de ta joue bleue ! De grâce, reste la clémence envers les braves gars à l'âme simple que voici mains jointes et genoux pliés au fond de leurs chaloupes si petites parmi toi si grande, ô Mer des fils et des aïeux ! daigne sourire aux soufflets pacifiques de nos avirons, souris encore à l'innocente égratignure de nos hameçons, puis qu'une brise sereine arrondisse en fruits mûrs bâbord ou tribord amure nos taillevents et nos misaines, et que ton cœur profond fasse taire là-bas marsouins et bélugas qui sont les ogres des sardines, mignons petits poucets de l'abîme, qui vont par bancs semblables à des tas d'argent et que les filles des usines serrent dans les boîtes même qu'images, fleurs ou papillons dans le missel de leur première communion et sois, mer de Bretagne, sois hospitalière à ces filets qui nous font vivre afin que lourds on les retire de tes flancs féconds comme on tire un délivre où chante l'avenir ! Enfin, les noirs démons de tes rafales, à jamais amarre-les dans les cavernes de ces côtes, fabuleuses grottes que tu fermeras avec les épaves, mâts brisés, gouvernails rompus, coques défoncées, de tous navires engloutis depuis tes premières colères, Océan, et que les coups d'aile des guilloux, des goélands, des mouettes et des cormorans signifient désormais sur nos fronts tes gestes d'espérance et de bénédiction ! », et l'équipage de dire : « *Ainsi soit-il !* »



Remarquer le nombre d'églises et de chapelles qui ont pour nom : Bonne Mère Notre-Dame de Bon Port, Notre-Dame du Bon secours, Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame des dunes, etc., situées sur nos côtes, dont les murs sont recouverts d'ex-voto marins et les plafonds parsemés de maquettes diverses. Avez-vous déjà vu ces petites vierges dorées protégées par un cylindre métallique cuivré qui accompagnaient les pêcheurs des mers

d'Islande et des côtes canadiennes ? Ils les avaient souvent obtenus lors d'un pèlerinage. Je crois que nos gens de mer vouent à la Vierge Marie un culte et une tendresse qui leur est propre. Combien de malheureux perdus dans les brumes des Grands Bancs ou au milieu d'une tempête effroyable, remettent leur vie entre les mains de la Bonne Mère dans l'espoir d'échapper à cet enfer. Le miracle s'accomplit quelques fois, sitôt à terre les uns apporteront une maquette dans leur chapelle, d'autres peindront un ex-voto, et quelques-uns partiront en pèlerinage pour aller remercier la Vierge Marie d'un lieu sacré. Un jour, mon épouse et moi étions allés découvrir Rocamadour. Quelle fut notre surprise de trouver dans la chapelle de la Vierge, de nombreux ex-voto marins. La Vierge Noire était connue des navigateurs qui, après avoir imploré N.D. de Rocamadour au plus fort d'un coup de vent, voyaient les flots se calmer.

Les rescapés, à la suite de ce « miracle », se rendaient alors à pied remercier la Vierge et déposer un présent. On raconte que Jacques Cartier fut sauvé en mer grâce à l'intervention de la Vierge Noire. Depuis la crypte de l'église Saint François d'Assise au Québec, se nomme N.D. de Rocamadour. » .

Jules Michelet, dans son livre « La Mer », raconte : *son approche vers l'Océan en traversant des paysages qui se transforment petit à petit sous l'influence de la mer* : « *Dans les landes,*

c'est, avant la mer, une mer préalable d'herbes rudes et basses, fougères et bruyères. Étant encore à une lieue, deux lieues, vous remarquez les arbres chétifs, souffreteux, rechignés, qui annoncent à leur manière par des attitudes, j'allais dire par des gestes étranges, la proximité du grand tyran et l'oppression de son souffle. S'ils n'étaient pas pris par les racines, ils fuiraient visiblement ; ils regardent vers la terre, tournent le dos à l'ennemi, semblent tout prêt de partir, en déroute, échevelés. Ils ploient, se courbent jusqu'au sol, et ne pouvant mieux, fixés là, se tordent au vent des tempêtes. »

L'auteur m'a rappelé la grande peur de nos anciens devant cette immensité d'eau salée, devant cet horizon mystérieux et l'attitude de nos compatriotes tournés résolument vers les bienfaits de la terre nourricière. Dans l'approche de Michelet vers le rivage, sa défiance est réelle, le bruit lointain et sourd des vagues qui s'écrasent sur la côte accompagnée d'un bruissement de coquilles qui roulent sur la plage. Michelet sent la menace de ce monde inconnu.

Jule Michelet, assiste à cette terrible tempête qui souffle sur les côtes du sud-ouest à la fin du mois d'octobre 1859. Cela se passe à Saint-Georges de Didonne. En même temps un enfant de neuf ans est terrifié à quelques kilomètres de là : c'est Julien Viaud, le futur Pierre Loti qui passe des vacances à Royan. Plus tard, ce dernier écrit : « *Je ne crois pas que la description de la tempête de Michelet puisse être dépassée. Il nous en donne l'aspect et le bruit, l'obscurité et la profondeur, les embruns et la mouillure salée. Finalement, il se prend d'une sorte d'amour pour la grande Tueuse et la grande Créatrice. Il la proclame amie, mère et nourrice des êtres. Je ne dis pas que ce soit toute la mer ; non, peut-être n'est-ce que la mer vue du rivage - mais vue avec des yeux profonds et clairs qui l'ont presque devinée jusqu'à ses lointains inconnus.* » : Paroles de marin qui connaît la tempête de l'intérieur, adressées à un terrien qui ne la perçoit que du rivage.

Pierre Loti découvre la mer : « Je voudrais essayer de dire maintenant l'impression que la mer m'a causée, lors de notre première entrevue, qui fut un bref et lugubre tête-à-tête.



Par exception, celle-ci est une impression crépusculaire ; on y voyait à peine, et cependant l'image apparue fut si intense qu'elle se grava d'un seul coup pour jamais. Et j'éprouve encore un frisson rétrospectif, dès que je concentre mon esprit sur ce souvenir.

J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer, mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de dunes me la cachait, à cause de ma très petite taille) et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappai seul dehors. L'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait, ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel couvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites, comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois, je partis d'un pas ferme...

Puis, tout à coup, je m'arrêtai, glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et bruisant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir ; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel... Évidemment, c'était ça ; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement que ce fût ainsi, non, rien que de l'épouvante : je reconnaissais et je tremblais.



C'était d'un vert obscur presque noir ; ça semblait instable, perfide, engloutissant ; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus, s'étendait un ciel lourd tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd.

Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizon, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune...

Pour la reconnaître ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue ?

Peut-être, inconsciemment, lorsque, vers l'âge de cinq ou six mois, on m'avait emmené dans l'île (Oléron), chez une grand-tante, sœur de ma grand-mère. Ou bien avait-elle été si souvent regardée par mes ancêtres marins, que j'étais né ayant déjà dans la tête un reflet confus de son immensité.

Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné par elle. Dès cette première entrevue sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle finirait un

jour par me prendre, malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés qui essaieraient de me retenir... Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil... Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver près de ma mère, de l'embrasser, de me serrer contre elle, de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes. » Pierre Loti (*Le roman d'un Enfant*)

Aujourd'hui, les enfants découvrent les flots immenses après avoir traversé des banlieues résidentielles, longé des rues commerçantes si ce n'est pas au moyen de leur « tablette », accompagnés de grandes personnes qui ont oublié qu'ils ont d'abord été des gamines et des gamins de plage, mais peu s'en souviennent.

Avant de rejoindre une location estivale de bord de mer, avec de jeunes enfants n'ayant jamais vu la mer, serait-il plus enrichissant pour eux de leur faire découvrir l'océan, un de ces lieux merveilleux qui pullulent le long des côtes de France ? Quand même, vue d'une plage sauvage, l'enfance ne peut qu'être touchée inconsciemment par toutes les nuances de ce décor nautique démesuré.

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

– Juillet 2021 –

Illustrations Pixabay